

Christophe Siébert

Métaphysique de la viande

Nuit noire & Paranoïa

Préface d'Emmanuel Pierrat



Du même auteur

J'AI PEUR, roman, La Musardine, 2007
RAISON BASSE, collectif, Caméras Animales, 2007
LE VALET, roman, Media 1000, 2009
CHAUDASSE !, roman, Media 1000, 2010
DÉTOURNEMENTS, roman, Media 1000, 2011
DOCILE, roman, Media 1000, 2011
MI-PUTE, MI-SOUMISE, roman, Media 1000, 2011
POÉSIE PORTABLE, poésie, Gros Textes, 2013
DÉCOUPER L'UNIVERS, poésie, Gros Textes, 2015
DIMENSION TRASH, collectif, Rivière Blanche, 2015
L'ENFANT DISSOCIÉ, jeu de rôle, Batro Games, 2016
HOLOCAUSTE, roman, Rivière Blanche, 2016
LA PLACE DU MORT, roman, OVNI, 2017
PORCHERIE, 4 volumes, nouvelles, Les Crocs Électriques, 2017-2018
DIMENSION VIOLENCES, collectif, Rivière Blanche, 2018
LA TRILOGIE DE LA CRASSE, roman + jeu de rôle, Batro Games, 2018
UNE VIE NORMALE, poésie, Le Dernier Cri, 2018

Nuit noire est originellement paru aux éditions Rivière Blanche en 2011, puis aux éditions Trash en 2014.

Paranoïa est originellement paru aux éditions Trash en 2016.

ISBN : 979-10-307-0250-7

© Éditions Au diable vauvert, 2019

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

Sommaire

Préface d'Emmanuel Pierrat	7
Nuit noire	11
Paranoïa	159

Préface

Métaphysique de la viande est bel et bien un livre inclassable, réunissant ces deux textes majeurs de Christophe Siébert que sont *Nuit noire* et *Paranoïa*.

Dans *Nuit noire*, le procédé est pourtant d'abord classique : le narrateur prend la parole à la première personne, les phrases arrivent sans afféterie, la lecture est en apparence aisée. Tout présente les allures d'une fiction, certes angoissante et minutieuse, qui tourne vite au récit sexualo-terrifiant. Quant à *Paranoïa*, il narre dans une syntaxe iconoclaste et exigeante les péripéties chaotiques de Scorpio, Amy, Népès, personnages aussi dérangeants qu'attachants. Cela suffira pour l'heure tant pitcher le volume déjanté que constitue *Métaphysique de la viande* est un défi insurmontable.

Car aucun des chefs-d'œuvre du genre érotique ou d'horreur n'égale en outrance ou en intensité la

plume de Christophe Siébert, dont l'audace et le style ont déjà séduit les lecteurs dès ses premiers écrits.

En 2011, lors de la parution de la première édition de *Nuit noire*, Christophe Siébert avait déjà obtenu l'adhésion d'un public exigeant, grâce notamment à son collectif Konsstrukt et à la parution d'épisodes livrés via le numérique. Il y a aussi ces romans pornographiques qui ne sont pas si éloignés que cela de notre *Métaphysique de la viande*, puisque la sexualité, forcément la plus morbide, alterne ou se mêle à la saleté, aux odeurs, à la souffrance, aux errances et à la mort.

Le talent de Christophe Siébert s'est confirmé depuis lors au gré de divers registres, en particulier via la poésie. C'est pourquoi il ne sert à rien de résumer ici l'intrigue de *Nuit noire* et de *Paranoïa* pour analyser les raisons, si multiples, de la réussite et du succès de cette entreprise littéraire.

Ces ouvrages déconcertent par leur simplicité et leur crudité : rien ne nous est épargné – et c'est tant mieux, car ce sont autant de détails qui aiguisent tous les sens, autant de malheurs subis ou voulus par les héros – dont nous suivons aussi bien la folie meurtrière que la lente sortie des nues – et donc autant de bonheurs surprenants de lecture.

Il ne faut voir pourtant dans cette recette aucun goût pour la provocation : la pertinence du cocktail unique concocté par Christophe Siébert classe *Métaphysique de la viande* mille coudées au-dessus des supposés livres trash, dont le public est appelé, à

grand renfort de mauvaise publicité, à se scandaliser à chaque saison littéraire.

Métaphysique de la viande, ce sont surtout deux contes qui se lisent sans tabous, sans complexes, sans retenue. Ils mettent en scène la vie et la mort, réelles ou sublimées. Ils s'attaquent, sans crier garde, à la société et à ses tabous, sous un angle que la société, et en particulier la morale religieuse comme politique, désapprouve. Les personnages tuent, lèchent, mordent, hument, etc. Et l'art de ces récits conduit à se délecter de ce qui autrement écrit ne pourrait qu'indigner. Les images évoquent, sans les copier, *Les 120 Journées de Sodome* de Sade ou, plus près de nous, *Yapou, bétail humain* de Shozo Numa.

La puissance de *Métaphysique de la viande* tient encore au mélange de tons et de voix, de scènes nau-séabondes, de souvenirs d'enfance et d'adolescence, d'obsessions, de clichés, d'une volonté incessante de se soumettre à nu (dans tous les sens du terme) au jugement critique.

Les sujets abordés tour à tour se révèlent quelquefois presque inédits en littérature. Quel écrivain, même le plus sadien, a jusqu'à présent osé disserter avec un tel soin sur les aisselles, les cadavres d'animaux ou le viol de sa propre grand-mère ?

Notre romancier ne suit qu'une seule règle : le plaisir personnel, sexuel, exhibitionniste de ses créatures. Et dicte à son auditoire un rythme implacable.

Et voilà cet auditoire devenu voyeur, au fil des pages qu'il ne peut résister de tourner ; puis, arrivé au

terme, s'avouer enthousiaste, vaincu par une prose écœurante et fascinante.

Leçon magistrale contre les préjugés et les interdits, *Métaphysique de la viande* s'inscrit au premier rang des œuvres majeures, de celles dont la découverte marque une vie de lecteur. Jalousons donc ceux qui le découvrent à présent et connaîtront enfin le sens du mot si galvaudé de transgression.

EMMANUEL PIERRAT

Nuit noire



I

1 : 33

Mes plus vieux souvenirs sont des odeurs d'aisselles et d'autres parties de mon corps. J'adorais ça. J'ignore quel âge j'avais à l'époque mais j'étais jeune, c'était avant que j'aie à l'école. Je restais des heures dans un carton à écouter mon père et ma mère picoler et discuter de façon de plus en plus incohérente. J'aimais ce carton, je m'y sentais chez moi. J'y restais des journées entières.

Je frottai mes doigts contre mes aisselles et je les reniflais, je passais la main entre mes couilles et mes cuisses et je les humais. J'ai continué de faire ça une fois adulte. Le parfum de ma sueur m'a toujours fasciné. Et toutes mes autres odeurs corporelles aussi. Je suçai mon doigt le matin avant de me lever et

j'y respirais la trace aigre que ma salive avait laissée dessus. J'enfonçais mon doigt dans mon trou du cul, plus ou moins profondément selon que je désirais une odeur plus douce ou plus âcre, et je le flairais. Mes parents n'ont jamais rien su de tout ça. Je restais plusieurs minutes enfermé dans mon carton à renifler mon doigt imprégné de merde et de sueur sans penser à rien d'autre. Je n'entendais même plus leurs conversations.

Très tôt j'ai respiré ma merde. Quand je chiais, avant d'appeler ma mère pour m'essuyer, et puis plus tard quand j'ai su me torcher tout seul, avant de tirer la chasse, je me penchais dans la cuvette pour la renifler ou bien j'en écrasais une noisette au bout du doigt. Chaque jour elle avait une odeur différente et pourtant je la reconnaissais tout le temps. C'était ma merde. Rien qu'à moi. Quand j'allais aux toilettes pour sentir la merde de ma mère ou de mon père juste après qu'ils étaient sortis ça n'était pas pareil. Ça ne me plaisait pas. Seules mes propres odeurs m'attiraient. Une fois j'ai goûté mes excréments mais ça m'a dégoûté, je n'ai pas recommencé. J'avais sûrement six ans puisque mon père était encore en vie.

2:32

Enfant j'avais un fantasme qui m'a duré des années, jusqu'à ma renaissance, jusqu'à ce que je m'isole et

que je quitte la société des hommes. Je l'appelais le fantasme de l'homme dehors, qui approche avec sa hache et qui vient me chercher pour me tuer.

La nuit, dans mon lit, juste avant de m'endormir, quand j'étais allongé sur le côté, il arrivait que mon oreille soit repliée sur elle-même et alors j'entendais le battement de mon cœur pulser là, à l'intérieur du pavillon clos, et produire un son granuleux qui rappelait les pas de quelqu'un marchant avec des bottes sur un sol de terre sèche ou de gravier. Ça arrivait juste avant que je m'endorme et à chaque fois je vivais la même scène. L'homme à la hache venait pour moi. D'abord il tuait mon père, puis ma mère, enfin moi. Il défonçait la porte à coups de pieds et de hache, mon père entendait ça et se précipitait, il mourait le premier puis les coups de hache de l'homme en noir qui pénétrait dans l'appartement faisaient taire ma mère qui hurlait d'impuissance à la vue du massacre. Ensuite il me trouvait, j'étais calme. J'attendais ce moment depuis longtemps, c'était quelque chose de normal, je n'avais pas peur, je ne me débattais pas. L'homme se tenait enfin devant moi. Je savais qu'à force d'approcher et approcher en rêve chaque nuit un soir il serait vraiment là ; il serait grand, barbu, avec un manteau noir couvert de sang et sa hache gouterait sur le sol. Il me sourirait, ses yeux seraient noirs et magnétiques, il lèverait sa hache lentement, j'essaierais de ne pas fermer les yeux mais je n'y

parviendrais pas, sa hache me fendrait la poitrine, j'entendrais l'os craquer, je sentirais couler sur mon pyjama le sang chaud, ça serait fini.

C'est un de mes plus doux souvenirs d'enfance. Ce moment, juste avant de m'endormir, où je prends la bonne position et où j'écoute les pas de l'homme qui approche, calme, inexorable.

3:31

La première chose morte que j'ai vue c'est une mouche. Je n'allais pas encore à l'école. Mes parents et moi habitions un appartement en ville et je n'en sortais presque jamais. Ma mère était effrayée à l'idée que j'aille dehors. Ce jour-là elle faisait le ménage et mon père était au travail. Par la fenêtre j'observais les gens en bas. Il y avait des mouches qui circulaient au plafond et se posaient parfois sur la vitre. Ma mère en a tué une juste devant moi d'un coup de torchon. La mouche a laissé une trace rouge sur le verre, s'est décollée, est tombée par terre. Ma mère l'a ramassée et jetée dans un cendrier. J'étais fasciné. J'avais vu voler cette mouche et je l'avais vue mourir. Je l'ai récupérée après que ma mère a passé dans une autre pièce. Je suis allé dans mon carton. J'ai observé la mouche pendant un long moment puis je l'ai écrasée entre mes doigts. Je me souviens de la sensation exacte, l'abdomen transformé en purée jaunâtre et

humide contre ma peau, le reste du corps écrabouillé aussi mais plus solide. Ça m'a soulevé le cœur. Cette sensation était bonne, comme si ce haut-le-cœur dissimulait quelque chose de supérieur. Une conscience plus grande. Bien sûr à ce moment-là je n'avais pas du tout identifié ça. J'étais un enfant, j'avais juste éprouvé une sensation d'écœurement qui faisait du bien. J'ai ressenti du trouble et de la confusion. J'ai terminé d'écraser la mouche entre mes doigts. Il n'en est resté que de la pulpe. Le trouble s'est dissipé mais il a marqué mon esprit. J'ai quitté mon carton. Toute la journée et toute la nuit j'ai repensé à ça. Pour moi, à l'époque, ça ressemblait à un secret, quelque chose connu de moi seul et que j'avais trouvé par hasard, quelque chose d'important. C'est ce jour-là je crois que ma vie a complètement changé. Toute la suite s'est déterminée dans cet instant où j'ai tout compris sans rien pouvoir formuler.

4:30

Le premier mort dont je me souviens c'est mon grand-père. J'avais cinq ans. Ça s'est produit deux ans avant le suicide de mon père. Mes grands-parents habitaient une grande villa. Je n'avais pas le droit de jouer dans le jardin alors je restais à la cuisine avec ma mère et ma grand-mère tandis que mon père et mon grand-père discutaient au salon en buvant du Ricard.

À midi et demi nous sommes passés à table. Il manquait mon grand-père. Ma grand-mère l'a appelé et il n'a pas répondu. Elle a laissé passer une minute. J'étais assis face à la télé. Il y avait *La Maison de TFI* que présentait Evelyne Dhéliat. La détonation a éclaté à la fin de la séquence bricolage et tout le monde a sursauté. Ma grand-mère s'est levée d'un coup en disant à voix haute : « Le fusil ! » et s'est précipitée vers l'escalier. Mon père l'a suivie. Ma mère a pâli et n'a pas bougé. Je n'ai d'abord pas bougé non plus et puis quand j'ai entendu ma grand-mère hurler j'ai couru voir ce qui se passait là-haut. Ma mère ne réagissait toujours pas. Plus tard elle m'a raconté s'être évanouie mais je me souviens d'elle assise à table, blême, immobile et le regard fixe.

Là-haut mon père ne m'a rien laissé voir. La porte qui donnait sur le bureau de mon grand-père était déjà fermée. J'entendais ma grand-mère sangloter à l'intérieur et faire des bruits bizarres avec sa bouche. Mon père paraissait bouleversé mais il ne pleurait pas. Il m'a forcé à redescendre. Il a dit à ma mère d'appeler la gendarmerie. Ensuite il m'a conduit dehors. Nous nous sommes assis, il m'a expliqué que mon grand-père était mort, que je ne devais pas voir ça. Je passerais le reste du samedi chez les voisins. Des années plus tard j'apprendrais qu'il s'était tiré en plein visage une balle de fusil de chasse qui l'a tué sur le coup et qu'il n'a laissé aucune lettre d'explication.

Mon père s'est suicidé le vendredi treize juin mille neuf cent quatre-vingt-quatre pendant que ma mère faisait les courses. Il était dix-sept heures trente et je regardais *Récré A2*. Un épisode de *Candy* venait de commencer. Mon père avait la grippe, donc il ne s'était pas rendu à son travail et c'est lui qui était venu me chercher à l'école. Après les devoirs j'ai regardé la télé et lui s'est enfermé dans la chambre. Un moment après le début de *Candy* j'ai entendu provenir de la chambre un bruit que je n'ai pas reconnu. J'ai appelé pour savoir si tout allait bien sans obtenir de réponse. J'ai appelé encore et il y a eu un son étouffé pareil à un gargouillement. J'ai été voir. Mon père s'était pendu dans la chambre. Il avait passé une corde autour d'une des poutres qui traversaient la pièce et le bruit que j'avais entendu sans l'identifier était celui de la chaise qu'il avait renversée en se jetant dans le vide. Il m'a regardé. Ses pieds bougeaient de façon désordonnée au-dessus du sol. Avec ses mains il tentait de desserrer la corde qui lui broyait le cou. Ses yeux étaient exorbités. Il ouvrait et refermait la bouche et un son mouillé en sortait. Il tentait de me dire quelque chose ou alors simplement de respirer. Je n'ai rien fait. Je l'ai observé se débattre et mourir. L'agonie s'est achevée pendant le générique de fin de *Candy*. Je suis sorti, j'ai refermé la porte et je suis retourné devant la télé. *Récré A2* était terminé. Je me suis levé

pour changer de chaîne. Il y avait *1, rue Sésame* qui commençait sur TFI. Un moment après ma mère est rentrée. Elle paraissait joyeuse. Elle m'a demandé où était mon père, j'ai répondu que je croyais qu'il était dans la chambre, elle est entrée et elle a poussé un hurlement. Mon père non plus n'avait laissé aucune lettre d'explication. Longtemps après je me suis demandé si le suicide était héréditaire.

6:28

Nous avons déménagé. Il a fallu que ma mère trouve du travail. J'ai dû changer d'école. À partir de l'année suivante nous avons habité à la campagne et il n'y avait plus que nous. C'était comme si le reste de la famille, des deux côtés, n'existait plus. La maison était à l'écart de tout. C'était une vieille baraque à deux étages, trop grande pour nous, isolée. Il fallait marcher deux kilomètres pour aller à l'école. Ça n'était pas sur le trajet du bus et le travail de ma mère ne lui permettait pas de m'accompagner ni de venir me chercher. J'ai découvert que j'aimais marcher et que j'appréciais la solitude. Pour aller à l'école je suivais à travers la forêt un petit chemin sur une centaine de mètres puis une route départementale que je longeais pendant deux kilomètres jusqu'au village. L'école se trouvait au centre, c'était une petite école, il n'y avait pas beaucoup d'élèves.

J'aimais ce trajet, les arbres, la forêt, j'aimais ça. Je ressentais la puissance de la nature. Quand il faisait trop froid ou trop chaud, qu'il pleuvait ou qu'il y avait du vent, c'était encore mieux. J'avais envie de me perdre là-dedans et de ne jamais en sortir, de rencontrer les loups, qu'ils me traquent et me tuent, qu'ils me jugent faible ou alors qu'ils m'adoptent. J'ignorais qu'il n'y avait plus de loup.

À l'école je m'ennuyais. Rien ne m'intéressait. Je ne parlais pas aux autres ni à la maîtresse. Les adultes étaient au courant pour le suicide de mon père alors ils me foutaient la paix. Aux récréations je restais dans la classe et je dessinais. Je n'aimais pas l'école. Tout m'y paraissait faux. Tout avait l'air hypocrite et mauvais. Je me souviens des lettres en couleurs punaisées sur les murs pour apprendre à lire. Des lettres qui prenaient la forme d'animaux rigolos. Mais elles cachaient un mensonge. Je le percevais. Cette perception était le négatif de ce que j'avais éprouvé en écrasant la mouche entre mes doigts.

7:27

C'est à cette époque-là que ma mère a commencé à dérailler, à avoir le sommeil agité, à prendre des médicaments, somnifères et antidépresseurs, tranquillisants, à fumer beaucoup plus de tabac, à se mettre au cannabis, tout ça au cours de la première

année. Je ne la voyais pas beaucoup. Elle se levait après que j'étais parti pour l'école et rentrait de son travail une heure après moi. Elle s'endormait souvent à table ou sur le canapé, devant la télé.

On mangeait des pâtes, des conserves réchauffées au micro-ondes, des soupes en sachet. Souvent c'est moi qui m'occupais de la cuisine. Elle mettait la table. Elle faisait chauffer de l'eau ou bien elle ouvrait une boîte, ensuite elle s'asseyait et avalait ses cachets sans y penser. Elle enchaînait joints et cigarettes. Elle piquait du nez devant le journal télévisé. La plupart du temps je la laissais dormir, je mangeais seul ou alors je ne mangeais pas moi non plus. J'éteignais la télé et j'écoutais sa respiration troublée. Je n'en pouvais plus de la voir comme ça.

Une heure ou deux après avoir piqué du nez, alors que je me préparais à aller au lit, elle ouvrait les yeux. Elle rallumait la télé, elle marmonnait des phrases que je ne comprenais pas, elle allait au réfrigérateur prendre deux ou trois yaourts qu'elle mangeait debout dans la cuisine avant de revenir rouler des cigarettes et des joints. Elle me souhaitait bonne nuit. Elle ne m'accompagnait pas au lit. Elle me disait qu'elle m'aimait mais son regard était absent.

Je continuais de m'intéresser à mes odeurs. Depuis le début de l'année j'avais abandonné mon carton. Je pleurais beaucoup. Je n'arrivais pas à encaisser cette situation. Je voyais ma mère devenir folle et la seule chose qui la réconfortait, les bains que nous prenions

ensemble, ne me paraissait pas bien. Je m'enfouissais sous les couvertures pour ne plus l'entendre parler à mon père mort et je remplissais ma conscience des émanations de mon corps. Je ne pensais plus.

8:26

On prenait des bains ensemble pour passer plus de temps tous les deux. Ma mère était trop fatiguée pour jouer avec moi alors elle avait décidé que le bain serait un moment à nous. Au début ça me gênait un peu d'être nu devant elle mais la gêne est passée. Elle me disait que ça lui faisait du bien, que sa vie était horrible, que ça l'aidait à tenir. Moi je pensais à mon père.

Elle me racontait comment c'était difficile de me laver quand j'étais bébé et que je remuais dans tous les sens. Elle me disait à quel point c'était agréable de m'allaiter. Un soir j'ai joué au bébé. Je l'ai écla-boussée et elle a ri. On a pris l'habitude de ce jeu. Un autre soir elle a prolongé le jeu et m'a donné le sein. J'ai retiré ma bouche, surpris, mais elle m'a maintenu contre elle. Elle m'a murmuré de continuer, que ça lui ferait du bien. Alors je l'ai tétée. J'ai trouvé ça agréable. Je me sentais mal à l'aise. Elle respirait fort. Elle m'a expliqué d'une voix haletante que quand j'étais bébé elle prenait beaucoup de plaisir à faire ça et qu'elle était heureuse

que ce plaisir revienne. Elle avait la tête renversée en arrière, elle gémissait et de ses deux mains elle guidait ma bouche d'un téton à l'autre. Elle se tortillait. Après avoir hésité un peu elle a relâché son étreinte. D'une main elle m'a caressé la nuque et le dos. Elle a plongé son autre main sous l'eau et l'a placée entre ses cuisses. Elle a gémi plus fort, jusqu'à un paroxysme qu'à l'époque je n'ai pas compris, ensuite elle m'a repoussé puis à nouveau attiré à elle pour me donner un câlin plus doux.

Je me sentais à la fois bien et mal, content et frustré. Mon sexe était dur mais nous faisons semblant de ne pas nous en apercevoir. Nous faisons comme si ça n'avait pas d'importance. Nous prenions un bain chaque soir.

9:25

Au bout de quelques semaines elle m'a appris à lui lécher le sexe. Entre sept et quatorze ans notre sexualité a été de plus en plus approfondie. Je ressentais le même mélange incohérent d'émotions et de sensations. La première fois qu'elle m'a branlé le malaise qu'elle éprouvait s'est mélangé au mien et cette fois-là j'ai éprouvé un plaisir pur, un véritable orgasme. Ensuite ma mère a évacué sa honte. Moi, même si elle me faisait jouir en me masturbant ou en me suçant, je restais partagé entre la gêne, l'écoeurement et le

plaisir. J'avais tout à la fois envie de recommencer pour retrouver le bien-être intense de cette première fois, honte d'avoir de telles pensées, envie que tout ça cesse. Je ne trouvais pas le courage de le dire à ma mère et je me sentais par-dessus tout coupable de vouloir briser la seule chose qui lui apportait du bonheur. Tout ça se mélangeait et créait une grande confusion dans mon esprit.

Pour mes neuf ans elle m'a offert un gode-ceinture afin que je puisse lui faire l'amour comme un grand. Les bains sont devenus de simples préliminaires. L'essentiel se passait dans le lit. Je la baisais avec mon gode-ceinture. Le plus souvent j'étais allongé sur elle. Les premières fois ses cris de jouissance m'ont fait peur et donné envie de pleurer mais je m'y suis habitué. Après qu'elle avait pris son plaisir elle me donnait le mien en me suçant. Nous faisons aussi des soixante-neuf. Nous avons des relations sexuelles pratiquement tous les jours. Lorsque j'ai eu douze ans il n'a plus été nécessaire d'utiliser le gode-ceinture. Je parvenais à la pénétrer sans difficulté. Je la faisais jouir. Une partie de moi adorait ça. Mes sentiments, mes émotions et mes sensations physiques s'intensifiaient chacun dans une direction opposée aux autres. J'étais tiraillé de honte et de dégoût mais ma libido demeurait insatiable. Souvent c'était moi qui allais provoquer ma mère. Les autres filles ne m'excitaient pas. Je ne voulais que ma mère.

J'avais neuf ans la première fois que j'ai vu un cadavre d'animal. Ça faisait deux ans que mon père s'était pendu et un an et demi que j'avais des relations sexuelles avec ma mère. À l'école j'étais invisible, méfiant et indifférent à tout. Mon statut d'enfant de suicidé s'estompait mais tout le monde, adultes comme enfants, me foutait la paix. Ça m'allait bien.

Cet animal c'était un chien. Je l'ai découvert un matin en allant à l'école. Je n'ai d'abord pas vu de quoi il s'agissait, il faisait encore nuit, on était en novembre, juste une forme immobile à cheval sur le talus et la route, et puis j'ai identifié cette forme et mon cœur s'est mis à battre plus vite, j'ai pensé à plein de choses. Je me suis approché de l'animal. Il avait probablement été écrasé. Il était presque intact. J'ai juste vu une blessure à la cuisse, le sang avait collé et laqué les poils. Il était allongé sur le flanc, tête tournée vers la route, gueule ouverte. Un liquide noir mêlé de boue tachait ses dents et ses gencives. Ses yeux étaient ouverts et vitreux. Je me suis accroupi. J'ai tâté la cuisse là où il avait été percuté. Les poils collaient. En dessous c'était froid et rigide. J'ai touché sa langue, ses dents, ses yeux. J'avais des frissons. Je n'en perdais pas une miette. Ce chien dégageait une puissance incroyable. Il me donnait de l'énergie, il me faisait du bien. Je n'en revenais pas. J'ai été sorti de ma rêverie par les phares

d'une voiture qui approchait. J'ai juste eu le temps de tirer le chien dans le fossé pour que personne ne le voie. Il fallait que j'aille à l'école. J'étais déjà en retard. J'espérais qu'il serait encore là à mon retour. La journée d'école est passée très vite. Je ne pensais qu'au chien. Je l'ai revu brièvement le soir. Je savais que j'aurais plus de temps le mercredi suivant. J'étais impatient. La nuit j'en ai rêvé.

11:23

Je suis sorti de la maison peu de temps après le départ de ma mère pour son travail. Je ne lui ai rien dit. Si elle l'avait su elle me l'aurait interdit. C'était une bonne mère. Ce qu'on faisait le soir c'était une chose mais c'était une bonne mère et elle m'élevait bien. Elle me prévenait des dangers du monde. Je me suis habillé chaudement et je suis retourné à l'endroit où j'avais laissé le chien. Il était toujours là. Je l'ai d'abord soulevé, porté et traîné à l'écart comme j'ai pu. Je me suis enfoncé dans la forêt. Au bout d'un quart d'heure j'étais en sueur et essoufflé. Le chien était invisible depuis la route. Les arbres m'entouraient, il faisait presque noir, une pâle lumière grise et hivernale perçait entre les branches. L'odeur de ma sueur m'envahissait et se mêlait aux senteurs de terre et de compost qui m'entouraient. J'étais bien. Je me suis agenouillé à côté de la dépouille. Des fourmis

marchaient sur ses yeux et sur sa langue. Son parfum était plus fort que quelques jours auparavant. J'ai passé toute la journée à le toucher, à le respirer, à enfoncer mes mains au fond de sa gorge, à humer sa gueule, sa peau, ses organes génitaux, son anus. J'ai promené mes narines partout sur lui. J'ai enfoui mon visage dans son pelage sale. Des sensations violentes me traversaient. Je découvrais quelque chose d'encore plus fort que mes propres odeurs. J'ai sauté le repas de midi sans même m'en rendre compte. J'étais hors du temps. À l'aide de mes doigts j'ai ouvert davantage la blessure pour toucher la chair gelée et le sang gelé. Avec une branche j'ai extrait un œil. J'ai coupé le nerf et j'ai fait rouler le globe dans ma main. Il était dur, glacé et collant. Je l'ai pressé entre mes paumes. Je suis parvenu à l'écraser malgré la difficulté. L'intérieur était gélatineux et froid. La sensation était indescriptible. Ça semblait vivant et mort à la fois.

12:22

À l'école je ne disais rien à personne. J'avais vite compris que ce que faisait ma mère n'était pas normal mais je savais aussi que sans moi elle ne pourrait pas vivre. Elle ferait comme mon père et moi je me retrouverais seul. Je ne pouvais pas envisager ça à l'époque, même si ce qui se passait dans la baignoire

me rendait lentement dingue. Je n'en pouvais plus de cette tension. Un jour à l'école j'ai pété les plombs. J'ai frappé un élève et un instituteur. J'étais enragé. Jusqu'alors j'avais été apathique et je suis devenu furieux et violent. Il y a eu des psychologues, une enquête sociale, on m'a placé dans une famille pendant deux mois. Là j'ai compris, j'ai vu ce qui se passerait si les autres apprenaient pour ma mère et moi. Heureusement ils n'ont rien découvert. Je suis retourné chez ma mère. Au début j'ai vu un psy mais au bout de six mois les choses se sont tassées. Ma mère m'a dit qu'elle avait essayé de se suicider. Elle m'a montré ses poignets. Elle m'a supplié de ne plus jamais la quitter. Elle a pleuré, nous avons fait l'amour, les choses sont revenues à la normale.

À l'école désormais je me tenais à carreau. J'avais compris. Ces six mois avaient été un cauchemar. Voir ma mère pleurer tout le temps, la voir flipper que je déballe nos secrets au psychiatre, que je la dénonce. Elle m'aimait. Elle me le disait tout le temps. Au bout de six mois, quand ils nous ont foutu la paix, ça a été la délivrance. Et je savais que désormais je garderais ma rage en dedans, rien que pour moi.

Le chien était resté à la même place tout ce temps. Il avait changé. Il s'était décomposé et desséché. J'avais pensé à lui tous les soirs quand j'étais dans la famille d'accueil. En le revoyant au bout de deux mois j'ai pleuré. Je me suis senti heureux comme jamais je ne l'avais été.